***Éthiopiques* n° 101.**
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art. 2e semestre 2018.

CONSCIENTE DE MA FIERTÉ DE FEMME NOIRE[1]

Par Philippe Grollemund

Moi, femme noire révelée dès les années vécues à paris (années 1920/1940)

Mes idées étaient en gestation. C"est après qu'elles se sont épanouies, qu'elles se sont manifestées; et nous n'avons jamais eu de programme.

Parmi les idées en gestation, il y en a notamment une qui est apparue, que le discours du Vice-recteur Lucien lors de la décoration[193] souligne. Il cite quelques passages de la *Revue du monde noir* et celui notamment où je dis que c'est en tant que femme que la solidarité raciale m"est apparue comme impérieuse. On a pu approfondir cette idée qui veut que ce soit comme femme, que j'ai ressenti comme plus impérieuse cette nécessité, donc de parler, de retrouver ce qui a fait ce qu'on a appelé la « fierté noire ».

Je constate, au moment de ces entretiens, que c'est quelque chose, pour moi, de tout à fait fortuit, car je ne pouvais pas prévoir que mon interlocuteur aurait eu sous les yeux des documents qui puissent amener à cette conclusion, à cette constatation.

Mais je le reconnais, que j'ai bel et bien exprimé moi-même cette coïncidence.

---

[1] Ces entretiens sont étalés sur la fin 1974 et l'été 1975(Morne Rouge et Fort-de-France) 193 Sénégalaise, en 1966.

Oui ! Oui ! Je reviens toujours à mon idée que l'idée et la réalisation de ces entretiens sont tout à fait providentielles, alors que j'étais à un moment de ma vie où je sombrais dans l'indifférence la plus complète, ce qui a facilité [l‟oubli].

Il y a plus de dix ans, j'avais eu un petit sursaut en répondant à cet étudiant américain qui m'interrogeait sur Senghor : 17 novembre 1963 en précisant :

Je sais que Lylian Kesteloot nous a enfin rendu justice en signalant le rôle de la *Revue du Monde Noir* et de notre « salon littéraire »...dans l'évolution des idées si brillamment exposées et soutenues par la suite par Césaire et Senghor. Il y a longtemps que ma sœur Jane et moi aurions dû écrire nos mémoires, ne serait ce que pour rappeler notre action si longtemps passée sous silence...Mais les coups que la vie nous a infligés et, je suppose le climat débilitant des Antilles, le détachement qu'apporte l'âge, nous ont empêchées rédiger nos « Mémoires ».

J'ajoutais: « Il est peut être bon, même si cette influence n'a pas été, à leur avis, décisive, de leur rappeler que ces idées ont eu des promotrices qui, malheureusement, étaient des femmes »[2].

Dans mon article de la *Revue du monde noir*, cité par Lucien[3], dans son discours, j'écrivais que les femmes avaient ressenti bien avant les hommes la nécessité d'une solidarité raciale. J'ai souvent pensé et dit à propos des débuts de la Négritude que nous n'étions que de malheureuses femmes, ma sœur et moi et que c'est pour cela qu‟on n‟a jamais parlé de nous, alors que c'étaient des femmes qui avaient trouvé cela. Cela perdait toute sa valeur; c'était minimisé du fait que c'étaient des femmes qui en parlaient.

J'ai mis du temps à m'en rendre compte, on était en pleine action ; alors on n'allait pas plus loin. Il est très certain que nous avons dû paraître inquiétantes un certain nombre d'hommes

Question de Mentalité ! Déjà revendicatrices ! D'ailleurs, il y avait une expression passe-partout : on vous qualifiait de « mauvais esprit » ! Si vous ne jugez pas comme tout le monde: « mauvais esprit »[4] et c‟est tout.

Ces entretiens me font revenir sur mon passé, une histoire personnelle déjà intéressante; mais ils me font voir que toute une série de choses qui existent en Martinique grâce à mon action existent et ont un certain sens caché, même si cela n'a jamais été évoqué de façon explicite ; une sorte de « filiation historique » répartie entre les pressentiments, les idées, les faits qui ont présidé certains de mes actes.

À propos de ce qu'on appelle aujourd'hui le féminisme: J'ai toujours été sensible à la condition féminine! Toujours ! et avant le [départ], toujours ! mais je ne m'exprimais pas; je ne me suis exprimée qu'arrivée en France.

---

[2] Réhabilitation également rappelée par M. N Ngal dans « Aimé Césaire, un homme à la recherche d'une patrie » (les nouvelles éditions africaines, Dakar, Abidjan, 1975) dont Paulette Nardal n'avait pas connaissance à ce moment là. Ngal y fait (p. 46-53) une « longue analyse de la RDMN - source directe de la négritude ».

[3] Le vice recteur de l'académie, lors de la remise d'une décoration sénégalaise (1966).

[4] *cf.* page 99, ci-dessous (retour en Martinique)

Si, à certains points de vue, je n'étais pas vulnérable, j'aurais eu des propos beaucoup plus violents que ce qu'il y a dans *La Femme dans la cité* ; si je m'étais laissée aller à dire ce que je pensais réellement, j'aurais mis tous les hommes de la Martinique dressés contre moi ! Qu‟est-ce que j'aurais pris ! Qu'est-ce que ma famille aurait pris ! Les magistrats ont fait vraiment, dans leur domaine, beaucoup fait pour les femmes de la Martinique, opprimées, asservies... J‟ai arrondi les choses mais, au fond, je peux être très violente.

J‟ai toujours voulu tenir compte de ma famille.

C'est terrible ! Lorsque vous avez des gens qu'on peut gêner dans leur carrière... !

Il n‟en reste pas moins que, quelquefois, il faut revenir en arrière et je suis reconnaissante du don amical que constituent ces entretiens… J‟éprouvais du plaisir à faire certaines choses. Ainsi, au moment où j‟essayais de monter les spectacles, ils étaient beaux, ces athlètes ! J‟ai oublié de citer Rose Rosette[5], c'est lui qui avait fait faire ces arcs ; on se sentait vivre ! Vous imaginez ce qu'était la vie à la Martinique, après avoir passé tant d'années en France, comment on pouvait s‟y ennuyer !

D'ailleurs, nous avons toujours été très sociaux, recevant beaucoup, comme mes parents, très sociables. Ces activités m'ont aidé à vivre pendant ce temps, après que je sois revenue de France en 39/40. Je ne suis pas retournée en France ; j'avais pourtant des occasions, mais je n'avais plus mon intégrité physique. Impossible à tous les points de vue. Cela m'aurait fait trop mal. Je ne regrette pas d'avoir vécu en France durant tant d'années.

Cela m‟a donné un peu de forces ; traiter grands sujets et ... vie quotidienne... Surtout quand je souffrais de mon état physique :

Un piano dans chaque maison. Des airs de danse à longueur de journée ou d'impitoyables papotages; des radios marchant « plein gaz ». Une circulation considérablement accrue... D‟un atelier me parviennent les voix des gens qui semblent se croire au marché aux poissons tandis que les pompes de la maison entrent en marche ! Brochant sur le tout, un drame domestique éclate, bientôt couvert par le bruit affolant d'une motocyclette qui semble affectionner tout particulièrement ces parages, car elle stationne, moteur en marche, pendant des dix minutes et plus ! Tout à l'heure, au départ de l'autobus, éclatera la rumeur d'émeute des voyageurs montant à l'assaut.Tant mieux pour ceux qui aiment le bruit et qui parviennent à se recueillir dans une telle atmosphère.

Moi, je n'arrive pas à ordonner ma pensée. Il faudra bien qu'à Fort de France, on se décide à lutter contre le bruit. Avis à nos futures conseillères municipales. C'est ainsi que je passais mes souffrances irritées dans *La Femme dans la Cité* (24 novembre1946).

Négritude, cette fierté noire

À ce moment-là le terme de Négritude n'existait pas; c'est pourquoi Zobel a pu dire de moi que j'étais la « Marraine de la négritude ». J'ai voulu propager cette fierté noire.

[5] Médecin, créateur du Musée consacré à Joséphine de Beauharnais, à la Pagerie, à Trois Ilets, commune du sud de la Martinique

Dans le numéro 11 de *La Femme dans la cité* (1°juillet 1945) j‟ai célébré son premier roman *DIAB'LA*

Le premier roman d'un de nos jeunes écrivains martiniquais. Un fils du peuple noir, qui dit avec bonheur les heurs et les malheurs de sa race. Parce qu'il est vrai, parce que vibre en lui l'amour sincère de sa race, parce qu'il a le don de créer des images qui révèlent en lui les plus riches possibilités, parce qu'il fait parler à ses compatriotes du peuple leur vrai langage, parce qu'il a exprimé sans haine excessive les aspirations de ses congénères à la justice sociale, parce qu'il dit la beauté du travail et exalte la dignité qu'il confère à l‟homme noir, par son humour irrésistible, son attendrissement à peine appuyé, sa truculence, Joseph Zobel nous surprend, nous amuse, nous émeut et nous convainc. C'est pourquoi il a droit à tous les encouragements. N‟oublions surtout pas qu'il a été découvert par notre cher et regretté Gouverneur Ponton...[6]

Michel Fabre dans son article « Autour de Maran » situe mon action comme trait d'union entre les Américains et la conscience antillaise; comment garder l'équilibre entre les valeurs noires et les valeurs européennes ? Comment faire pour que l'enthousiasme pour les valeurs noires ne prenne pas le pas sur les autres ?

C‟est mon équilibre, probablement ! Je suis née sous le signe de la balance. Je n‟ai pas eu beaucoup de chance dans la vie, mais enfin parmi les valeurs blanches, il y avait les valeurs essentielles, la religion, le Christ, la religion que je retrouvais dans les Negro spirituals ; quand on est très croyant, on cherche autour de soi des signes.

Je pense que, quelque soient ses autres motivations éventuelles, mon jeune interlocuteur[7] a été pour moi signe que je n'étais pas abandonnée... Et puis, c'était tellement imprévu, ces entretiens !...

[6] Le ralliement de la Martinique à la France Libre, en 1943, marque la fin du règne répressif de l'Amiral Robert, envoyé du gouvernement de Vichy.Joseph Zobel rencontre alors le gouverneur Ponton, envoyé par le Général De Gaulle et la France Libre.

[7] Qui l‟interrogeait lors de ces entretiens.